

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Band: 94 (1949)

Heft: 11

Artikel: Le 6e tirailleurs marocains au Haut-du-Faing (16-28 octobre 1944)

Autor: Baillif

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le 6^e tirailleurs marocains au Haut-du-Faing

(16-28 octobre 1944)

Tous les Français savent quelle part revient à la 1^{re} Armée dans la libération du sol national.

Aux ordres du général de Lattre de Tassigny, elle a débarqué le 15 août 1944 sur les côtes de Provence, enlevé de haute lutte Toulon et Marseille, remonté la vallée du Rhône, atteint Lyon, Besançon, enlevé Belfort, est entrée à Mulhouse et finalement, par la victoire de Colmar, a libéré toute l'Alsace. Cette prestigieuse randonnée avait duré moins de six mois.

Certains n'ont vu là qu'une course audacieuse mais facile ; la poursuite aisée d'un ennemi déjà battu. Certes la Wehrmacht était sur son déclin, la maîtrise de l'air notamment lui avait complètement échappé, cependant les unités allemandes résistèrent avec acharnement, et pour forcer leur défense, nos troupes durent mener de nombreux et sanglants combats.

On peut même dire qu'elles marchèrent et se battirent sans répit, car une des caractéristiques de ces opérations fut la faiblesse des moyens mis en œuvre par rapport aux tâches immenses qui s'imposaient. Initialement la 1^{re} Armée ne comptait que 4 divisions d'infanterie, 2 divisions blindées et 3 groupements de Tabors. Sans doute fut-elle renforcée au fur et à mesure de son avance par de nombreuses formations venues du maquis, mais la route est longue de Saint-Raphaël à Colmar. Aussi nos troupes furent-elles engagées sans répit, sans relève possible. On ne pouvait souffler, laisser souffrir plus longtemps nos populations sous la botte allemande.

Malgré la fatigue, l'usure, les pertes, il fallait pousser, pousser, forcer la volonté d'un ennemi qui ne cédait que pied à pied. De durs combats jalonnèrent pour nos troupes cette voie de la libération : c'est l'un de ces combats que nous nous proposons de raconter ici.

* * *

Il fut livré dans la deuxième quinzaine d'octobre 1944 sur le Haut-du-Faing, un sommet des Vosges, à 25 kilomètres de Remiremont.

Le 2^e Corps d'armée se battait alors sur les pentes ouest des Vosges, s'efforçant d'atteindre la ligne des crêtes d'où il espérait dévaler vers Colmar et la plaine d'Alsace.

Sa division de gauche était le 3^e D.I.A., la fameuse division aux trois croissants qui combattait en première ligne depuis les plages méditerranéennes. Elle était exténuée. Les hommes n'avaient sur leurs vêtements de toile qu'un imperméable parce que les bagages n'avaient pu suivre depuis Marseille. Or, dès la fin de septembre, il pleuvait et nos gens étaient transis. L'ennemi s'accrochait à ce terrain montagneux et boisé, aux communications difficiles ; il disposait d'une artillerie encore nombreuse, d'automoteurs, de mortiers. Nos unités fourbues n'avançaient que pas à pas ; elles étaient encore loin de la ligne des crêtes.

C'est alors, le 8 octobre, qu'arrive, venant tout droit de Marseille sur camions une troupe fraîche : le 6^e Tirailleurs marocains.

Il faut nous arrêter un instant pour dire ce qu'est ce régiment, car il est le personnage principal, le seul pour mieux dire, de l'action que nous essayons de rapporter.

Disons tout de suite que c'est une magnifique unité. Il appartient à la 4^e D.M.M. (Division marocaine de montagne)¹ dont le gros tient alors le front des Alpes. Il a combattu en

¹ Général Sevez.

Italie de façon brillante lors de la rupture de la ligne Gustav en mai, puis dans la poursuite au nord de Rome en juillet. Les pertes ont été sévères, comme dans toutes les divisions d'Afrique. Au mois d'août il a fallu dissoudre un régiment de la division, plus exactement fondre deux régiments en un seul. Ainsi le 6^e a resserré sur deux bataillons ses effectifs restants et a reçu un troisième bataillon provenant du 2^e Marocains dissous. Ce bataillon est passé dans les rangs du 6^e avec le drapeau de son régiment ; il continue à en porter l'insigne, il en conservera jalousement les traditions et fera toujours preuve d'un esprit de corps très accusé.

Au total 4000 officiers, sous-officiers et tirailleurs dont un millier de Français et 3000 Marocains. Parmi eux on ne trouverait peut-être pas cinquante hommes n'ayant pas vu le feu. Les cadres sont jeunes, ardents, mais déjà aguerris et expérimentés. Tous viennent de connaître l'ivresse de la victoire en terre italienne. Les Français vivent dans la joie du retour tant attendu dans la mère-patrie en voie de libération. L'armement, l'équipement, les véhicules sont au complet. En outre le régiment comporte, comme tous ceux de la 4^e D.M.M., un équipage de 500 mulets, qui va rendre dans ce terrain difficile les plus précieux services.

Enfin, il faut ajouter qu'avec le 6^e sont arrivés le groupe d'artillerie I/64 et la compagnie du génie 88/2 qui forment avec lui ce qu'on appelait alors un « combat team » à peu près ce que nous nommons maintenant un groupement d'infanterie.

Bref un magnifique outil de combat « fin prêt » pour les tâches les plus dures. Ces tâches, elles ne se font pas attendre : le 6^e Marocains est mis le 15 octobre à la disposition de la 3^e D.I.A. pour enlever le Haut-du-Faing.

* * *

Le Haut-du-Faing ! C'est un énorme mouvement de terrain qu'entoure sur deux de ses faces la Moselotte et qui domine le

gros village de Cornimont où le 3^e Tirailleurs algériens vient tout juste de prendre pied, ainsi que celui de la Bresse, que les Allemands devaient quelques semaines plus tard incendier et raser.

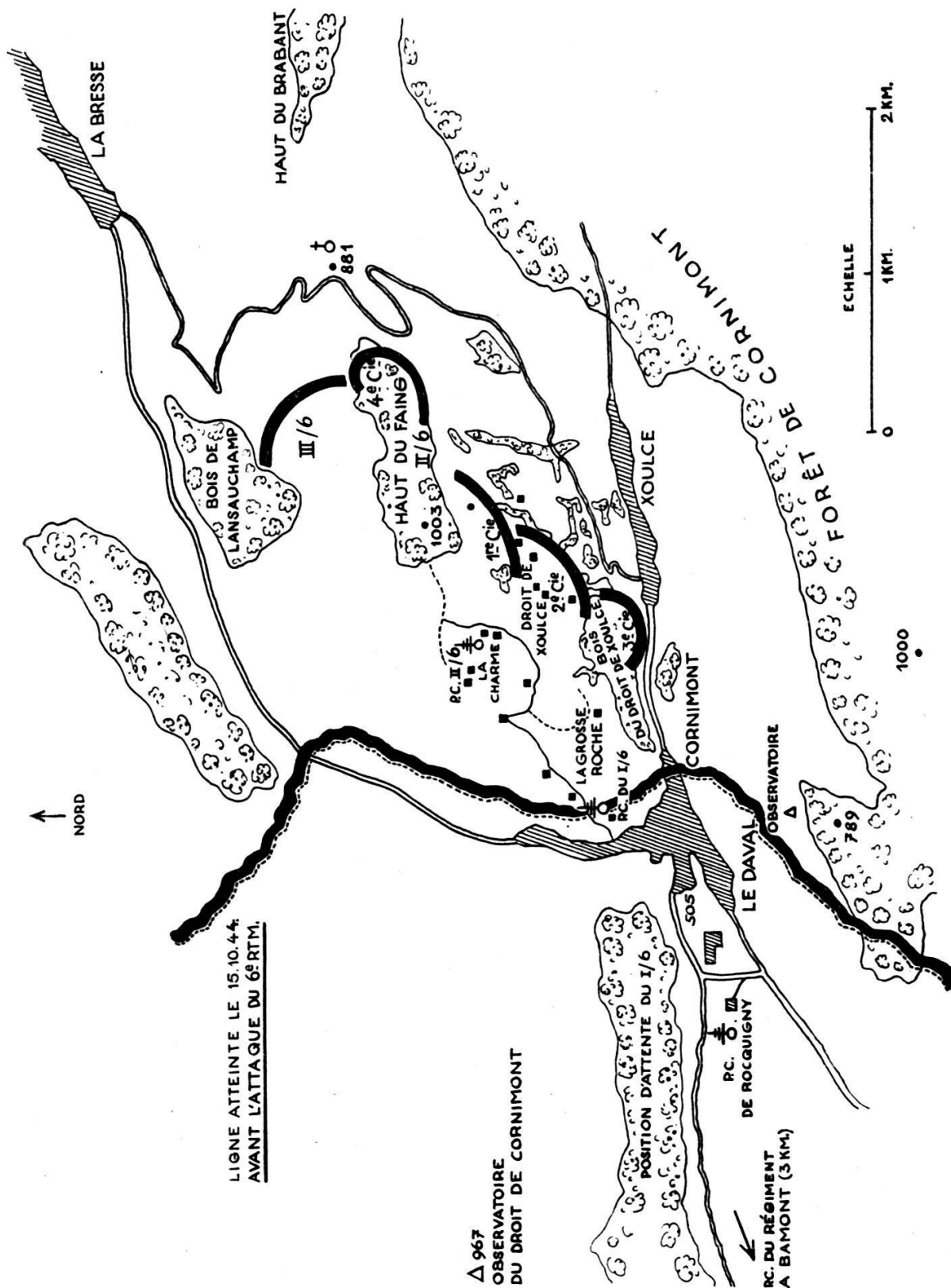
Ce massif domine toute la région (il y a 500 mètres de dénivellée entre le sommet et la vallée de la Moselotte), mais aussi il est vu de partout et celui qui s'y aventurera sera exposé aux feux convergents de l'ennemi qui occupe les pentes descendant de la forêt de Cornimont sur la vallée de Xoulce, aussi bien que les hauteurs au nord-ouest de la Bresse jusque vers le Ron faing.

A mi-pente, à la hauteur de la Charme, une sorte de balcon marqué par un chemin de terre qui dessine forcément le premier objectif, le temps d'arrêt obligatoire de cette rude montée. Sur le sommet un bois de sapins, en fer de lance étroit mais profond de 1200 mètres, dont la pointe jalonne, avec les éperons rocheux qui le flanquent au Nord, l'objectif final.

L'ennemi a fait là quelques travaux assez visibles : des tranchées, des réseaux. Les bulletins de renseignements signalent la présence de trois bataillons, mais ce ne sont sans doute pas des unités très étoffées ni de bonne qualité. L'artillerie allemande est très active. Elle tire sur Cornimont, sur la vallée de la Moselotte, sur les observatoires du Droit de Cornimont, d'où l'on peut voir le terrain de l'attaque. Sur les pentes au nord-ouest de la Bresse se déplacent des automoteurs qui sanctionnent avec leurs désagréables 88 tout mouvement à découvert.

En définitive un gros morceau à enlever. On y arrivera, bien sûr, mais on s'attend, étant donné l'excellente tactique défensive des Allemands à de sérieuses contre-attaques aussi bien pendant la progression qu'après l'arrivée sur l'objectif.

L'attaque se fera le 16, au petit jour, sans préparation d'artillerie. La base de départ, c'est la vallée de la Moselotte, où on a déminé quelques passages. Deux bataillons attaqueront en premier échelon : le 2^e à droite (bataillon Franco), le



3^e à gauche (bataillon Diebold). Deux groupes de 105 et un de 155 appuieront l'attaque.

Le 16, vers 2 heures, la pluie commence à tomber, et elle tombera pendant quatre jours et quatre nuits presque sans interruption. Aussi la mise en place est difficile dans cette nuit d'encre, par ces chemins hâtivement déminés. Dans certaines sections les hommes s'attachent par la ceinture pour ne pas se perdre, mais les unités de gauche seront quand même en retard pour le débouché.

N'importe ! A 6 heures, l'attaque part comme prévu.

Des observatoires du Droit de Cornimont on ne voit à travers la pluie que quelques fusées ; on entend les feux d'infanterie. Le sommet où s'écrasent nos obus est dans le brouillard.

A 8 heures arrive par radio le premier renseignement : le commandant du bataillon de droite vient d'être grièvement blessé par un obus¹ ainsi que le capitaine d'artillerie (Bidard) en liaison auprès de lui et son médecin capitaine. C'est le capitaine adjudant-major Cothias qui prend le commandement.

Le premier objectif est atteint vers 10 heures par le bataillon de droite et vers 11 heures 15 par le bataillon de gauche. C'est celui de droite, le 2^e, qui a trouvé les plus fortes résistances. Dans la région de la Charme il a dû attaquer à la baïonnette et à la grenade. Pendant l'arrêt sur 01, il a été contre-attaqué ; il est encore serré de près au moment où a lieu le débouché, vers 02, à 13 heures et l'ennemi restera là, accroché à son flanc droit de telle sorte qu'il faudra y pousser, dès le 16 au soir, une compagnie du bataillon réservé². La progression vers l'objectif final se fait pourtant sans trop de peine. Vers 15 heures 30, 02 est atteint. La pluie tombe toujours.

¹ Le commandant Franco avait la mâchoire fracassée et une jambe brisée. Avant d'être évacué, il envoyait un billet à son colonel, dans lequel il s'excusait de quitter si tôt le régiment ! Il avait devant lui plus d'un an de souffrances.

² 2^e compagnie.

La journée a coûté 31 tués et 96 blessés. 54 prisonniers ont été faits appartenant bien, comme on l'avait dit, à trois bataillons différents. En somme l'objectif a été conquis à moindres frais qu'on ne le pensait.

La nuit du 16 au 17 est calme. Le 17 au matin au P.C. du régiment, on prépare déjà la reprise du mouvement en avant, lorsqu'arrivent un peu avant midi des nouvelles de la première ligne qui indiquent que la situation là-haut est difficile. C'est maintenant en réalité que le drame commence.

* * *

Car, on le saura quelques jours plus tard, le Haut-du-Faing fait partie de la « Winterlinie », c'est-à-dire la ligne de résistance sur laquelle les Allemands avaient décidé de nous arrêter pendant tout l'hiver, à une distance suffisante de la ligne des crêtes. Aussi vont-ils s'acharner à reprendre coûte que coûte le terrain qu'ils viennent de perdre.

Le 16 au soir, ils ont rassemblé en hâte à Karlsruhe un bataillon de discipline, le 291^e. Débarqué de ses camions à la Bresse, il est lancé le 17 au matin vers 8 heures, sans reconnaissance préalable, sans toiles de tente, sans vivres de réserve. Un général est venu lui expliquer sa mission qui est simple : reprendre à tout prix le Haut-du-Faing. Toute l'artillerie du secteur a été ameutée sur cet objectif : canons, mortiers, nebelwerfers, déversent leurs projectiles sur notre position dont l'organisation est plus que sommaire. Appuyées par ces tirs massifs les compagnies allemandes montent en lignes denses, sans utiliser beaucoup le terrain. Elles sont clouées au sol par le feu de nos sections, parfois à moins de 50 mètres de nos fusils-mitrailleurs. L'ennemi réussit un moment à prendre pied à la soudure de nos deux bataillons et à s'emparer d'une mitrailleuse, mais la section d'éclaireurs du bataillon de gauche contre-attaque à la baïonnette, reprend la mitrailleuse, chasse les Allemands de la position.

Une fois, deux fois, trois fois, le 291^e bataillon se lance à la contre-attaque sans pouvoir entamer notre première ligne.

C'est à la corne est du bois que se joue la partie la plus dure, car si l'ennemi parvenait à s'en emparer, il disposerait d'un cheminement lui permettant l'infiltration vers la cote 1003 qui est le point culminant. Le bataillon de gauche qui est, lui, dans un terrain découvert, se trouverait ainsi pris à revers et ne pourrait tenir sur les crêtes rocheuses qu'il occupe : toute notre ligne devrait refluer à mi-pente. Il ne saurait en être question ; aussi faut-il garder à tout prix cette fameuse corne de bois.

Nos gens n'ont pas encore pu creuser de tranchées véritables. Ils n'en ont d'ailleurs pas le temps, car la poussée de l'ennemi les tient sur un qui-vive continu. Ils n'ont pour abri que quelques trous vite remplis par la pluie, et des parapets sommaires. Au plus fort de la lutte les défenseurs sont debout pour mieux tirer. Cependant que les obus ennemis éclatent dans les sapins, comme des fusants, et causent des pertes nombreuses.

Les Allemands ne réussissent pas à pénétrer dans le bois ou du moins il n'y restent pas vivants. Sous les premiers sapins, à moins de 50 mètres des emplacements de la section d'éclaireurs du 2^e bataillon il en reste une trentaine d'étendus.

Mais nos pertes au soir du 17 dépassent 100 hommes.

Le 18, la lutte continue. Minen et nebelwerfers s'abattent à nouveau, sur le bois et les arrières. L'ennemi lance ce jour-là, sans succès, deux nouvelles contre-attaques : l'une sur notre flanc droit vers la Charme, l'autre sur la face sud-est du bois et sur le bataillon de gauche.

Il pleut toujours !... Nos gens sont transis ; ils ne peuvent ni manger chaud, ni dormir ; beaucoup ont la couleur verdâtre des cadavres. Un lieutenant avoue qu'il ne peut lire l'ordre qu'on lui envoie parce qu'il tremble trop ! Les sapins sont hachés par les obus ; la circulation dans le bois, même de jour, est difficile. A quelques heures d'intervalle on ne retrouve plus

la piste qu'obstruent les arbres fraîchement abattus. Sans arrêt par deux, par trois, par quatre, les mulets montent les vivres et les munitions, et redescendent les cadavres ficelés sur les bâts. Le fil téléphonique est constamment coupé. La radio ne marche presque jamais, parce que le transport à mulet ou à bras a dérangé les postes (aucune jeep ne peut monter au-delà du P.C. du 2^e bataillon qui est à la Charme), parce que la forêt gêne la réception et parce que la pluie pénètre dans les appareils.

Dès que la nuit tombe c'est la grande inquiétude pour tous parce qu'on ne sait plus ce qui se passe, les liaisons sont coupées, les agents de transmissions n'arrivent jamais ni dans un sens, ni dans l'autre, ils se perdent dans ce sous-bois chaotique.

Le soir du 18, c'est encore aux environs de 120 hommes que se chiffrent les pertes de la journée.

Et le 19, l'ennemi contre-attaque encore. Arrêté par nos tirs son échelon de feu se plaque devant notre première ligne, tâchant de repartir dès que se produit une accalmie dans notre feu.

Le 3^e bataillon à gauche est dans une sorte de cuvette inclinée vers le nord, exposée par conséquent au feu des pentes qui dominent la Bresse. Tout mouvement de jour est impossible. Les automoteurs allemands prennent à partie tout ce qui bouge. Un de leurs obus vient de tuer le capitaine d'artillerie du détachement de liaison.

Mais c'est encore le 2^e bataillon, à droite, qui souffre le plus. Ses effectifs fondent, car aux effets des tirs d'artillerie ennemis s'ajoutent maintenant les pieds de tranchées. Ils ne sont pas dû au froid, mais à la pluie ; l'immobilité dans les trous pleins d'eau, l'impossibilité de se déchausser et de se réchauffer causent des blessures analogues aux gelures et qui entraînent bientôt l'évacuation. Et cependant il faut du monde pour tenir ce bois où les vues sont si limitées. Aussi faut-il renforcer le 2^e bataillon avec une compagnie du 1^{er}, offerte spontanément par le commandant du 1^{er} bataillon,

qui mène alors sur les pentes sud du massif une opération difficile mais quand même moins meurtrière. Cette compagnie, la 4^e, est entrée en ligne de la façon suivante :

Son capitaine la précédait largement, conduit par l'officier de renseignements du 2^e bataillon. En arrivant au sommet, ils trouvèrent le capitaine commandant la 8^e légèrement blessé, pistolet au poing, qui leur crie : « Vite ! Vite ! les Boches sont là, juste devant ma ligne : il faut me renforcer ; pressez-vous ! » Les deux officiers retournent en arrière, font mettre sac à terre aux hommes, et c'est au pas de course que la 4^e compagnie vient se fondre dans les rangs de la 8^e. Le feu de notre ligne en est soudain renforcé, la pression ennemie se ralentit, on dispose alors de quelque répit pour réorganiser le dispositif.

Dans ce terrible creuset sont jetées toutes les forces du régiment.

Le 1^{er} bataillon, qui était initialement en réserve, a détaché dès le 16 au soir une de ses compagnies, la 2^e, pour couvrir vers la Charme le flanc droit du 2^e bataillon.

Puis à partir du 17, il a reçu l'ordre de progresser sur les pentes nord du ravin de Xoulce pour refouler les éléments allemands qui, accrochés dans les maisons et les boqueteaux à mi-pente, constituent toujours une menace pour les défenseurs du bois. L'opération est malaisée, car sur ces pentes très accusées et découvertes on est tiré de partout, et notamment des lisières de la forêt de Cornimont où sont postées des mitrailleuses de gros calibre.

Le progression est menée le 17 par la 3^e compagnie qui enlève le bois triangulaire.

Le 18, la 2^e compagnie cherche à progresser à son tour : elle échoue. Elle recommence le 19 et, cette fois, réussit grâce à l'appui des tank-destroyers dont le tir extrêmement précis détruit les maisons à mi-pente où le Boche se cramponne.

Enfin le 1^{er} bataillon réussit à tendre la main au 2^e, au milieu du bois, près de la ligne des crêtes. Ainsi toute menace

sur le flanc droit est écartée. Le 20 octobre, sur la ligne de combat, le commandant du 1^{er} bataillon, Mariaux, est blessé grièvement d'une balle dans les reins.

Les unités régimentaires aussi sont là. La compagnie de mortiers avec ses 12 tubes est tout entière sur les pentes ouest du massif.

La compagnie antichars a mis sa section de démineurs à la disposition du 3^e bataillon pour placer des mines en avant de son front, dans la seule partie où, peut-être, des blindés ennemis pourraient s'aventurer. Les sections de 57 font bouchon à droite et à gauche dans la vallée ; les hommes qui ne sont pas indispensables aux pièces font le service de voltigeurs, le mousqueton à la main.

Il faudrait bien parler aussi des 150 F.F.I. du 3^e hussards qui ont été mis à la disposition du 6^e Marocains et qui gardent son flanc gauche dans le bois de Lansauchamp. Ils sont montés en ligne la plupart sans casque et sans fusil. On leur a vite trouvé des armes : il n'en manque pas sur le terrain... On les a placés dans le coin le moins difficile. Mais ils manquent par trop d'instruction et subissent, de ce fait, des pertes notables. Ils font du combat un apprentissage singulièrement rude, dans ce terrain difficile, sous la pluie. Leur moral n'en est pas entamé pour autant : ils veulent combattre à tout prix et, de ce fait, ils apportent au 3^e bataillon une aide qui a son prix.

* * *

Le 20 octobre, l'infanterie ennemie est moins mordante — et pour cause !... — mais l'artillerie continue à pilonner sans arrêt le bois. Les pertes quotidiennes atteignent toujours 120 hommes. A cette cadence combien de temps durera le régiment ?

Personne là-haut n'a de doute sur la mission à remplir. Tous comprennent que, si l'ennemi réussit à prendre pied dans le bois, tout le dispositif va dégringoler vers la vallée. Mais la

question est d'être encore assez nombreux pour arrêter les prochaines contre-attaques.

En 24 heures la 4^e compagnie, celle dont nous avons raconté l'entrée en ligne au pas de course, a perdu près de 100 hommes. L'officier qui la commande, le capitaine Mathieu, lâche en clair dans sa radio (qui marche cette fois !...): « Si ce matraquage continue, je ne répons pas d'arrêter la prochaine contre-attaque. » Une heure plus tard il était tué et son corps était déposé dans l'ambulance à côté de celui du capitaine Castel, commandant la 8^e compagnie, qu'il était venu renforcer la veille.

A la pointe extrême du bois il y avait la section d'éclaireurs du 2^e bataillon, formée des gradés et des tirailleurs les plus courageux et les plus adroits. Son chef est un jeune sous-lieutenant, Establie, qui a gagné la médaille militaire en Italie. Il est blessé en même temps que son sous-officier adjoint. Il passe au P.C. du bataillon, dépose le petit fanion triangulaire jaune et vert de sa section et dit simplement au capitaine commandant le bataillon: « Mission terminée. » A ce moment sa section ne compte plus que 6 hommes en ligne, à la corne du bois.

Le soir du 20 octobre, toutes les forces sont tendues à l'extrême. Le général Guillaume, commandant la 3^e D.I.A. vient au P.C. du régiment, où on lui expose à nouveau une situation qu'il connaît bien: « Tous mes gens, lui dit le colonel, comprennent bien la mission à remplir, mais ils ne vont bientôt plus être assez nombreux pour l'assurer. »

Que faire pour les aider? Sur place le général donne par téléphone à son état-major l'ordre de pousser au 6^e tout le matériel que l'on pourra rassembler: du fil de fer¹, des rondins sciés, de la tresse blanche, des mines antipersonnel. Sans doute! ...mais ce qu'il faudrait, ce serait un bataillon frais pour relever au moins le 2^e. Le général le sait, mais où prendre ce

¹ Que des camions sont allés chercher à Besançon.

bataillon ? Il n'a en réserve que le 7^e R.T.A., exténué et auquel il veut à toutes forces accorder quelques jours de repos avant de lui demander un nouvel effort. Il faut continuer à tenir...¹

Demain on fera monter là-haut la 3^e compagnie qui est depuis le 17 dans le bois triangulaire de la vallée de Xoulce. Ce n'est pas qu'elle soit fraîche, mais tout de même elle a moins souffert que celles du 2^e bataillon. On fera redescendre les deux compagnies les plus éprouvées et qui ne présentent plus de valeur combattive réelle : la 9^e et la 7^e qui comptent chacune moins de 40 hommes en ligne.

Et dans la nuit la compagnie du génie, qui travaillait jusqu'alors à la piste de la Charme, montera en tout premier échelon pour poser des mines et aider les tirailleurs à construire des abris.

Vers 20 heures, tous les ordres donnés, on voit arriver au P.C. du régiment l'adjudant du 2^e bataillon, portant un billet de son chef. Celui-ci tient à exposer une fois encore sa situation « qui est critique ». Parlant des effets des derniers tirs d'artillerie : « Vous ne reconnaîtriez plus le terrain, dit-il. » Il annonce de nouvelles pertes. A la 5^e compagnie les trois officiers ont été blessés, dont un mortellement ; à la 8^e compagnie il y a deux officiers tués et un blessé. « Le moment n'est pas loin où je devrai m'engager avec ma liaison, ajoute-t-il, geste suprême non efficace. C'est à ce dernier point de vue que je vous demande de vous arrêter. »

Tandis que la nuit tombe, cette longue nuit pendant laquelle on n'aura guère de renseignements, ni de liaison efficace avec les échelons avancés, on se demande, non sans angoisse, dans quelle situation sera le régiment demain au petit jour. La corde est tendue à l'extrême : va-t-elle casser ?

* * *

¹ Le général quitte le P.C. du régiment très soucieux. Son officier d'ordonnance dira le lendemain qu'il a fort mal dormi la nuit suivante.

Et puis, comme il arrive souvent à la guerre, c'est au moment où la partie paraît gravement compromise que la roue tourne : celui qui a serré les dents le plus fort recueille les fruits de sa ténacité.

La nuit du 20 au 21 est calme ; à l'aube l'ennemi ne bouge pas, ses tirs se font moins denses. Pendant la nuit on a beaucoup travaillé là-haut. La compagnie du génie 88/2 a posé des mines antipersonnel à la lisière du bois ; elle a tendu un panneau (encore bien mince !...) de barbelés entre les troncs des sapins, ce qui donne aux défenseurs une première sécurité. Elle a aussi confectionné quelques abris avec des toits en rondins. Nos tirailleurs profitent à plein de l'accalmie pour en construire d'autres. Notre organisation défensive augmente peu à peu de solidité.

Et puis enfin !... il fait beau ! Cette pluie maudite a cessé, les effets sèchent, nos gens revivent.

Tandis que la 3^e compagnie monte, comme il a été prescrit, vers le bois, la 7^e et la 9^e s'en vont vers la vallée, vers le repos. Ces compagnies, il faut les voir redescendre. Leur effectif, nous l'avons dit, est inférieur à 40 hommes. Des gens hirsutes, aux traits tirés, aux yeux brillants. Il n'en est pas un seul qui marche normalement : tous posent avec peine sur le sol leurs pieds endoloris, blessés par la gelure.

Le 22, au lever du jour, encore une fois, violent « matraquage » ennemi de notre position. Trop tard : les toits protecteurs des abris protègent nos tirailleurs. Deux abris s'écrasent sous les 105, mais on dégage tout aussitôt les occupants indemnes. Alors les défenseurs du piton commencent à croire que la partie est gagnée et qu'ils auront décidément le dernier mot.

Les pertes journalières tombent aux environs de 10. Deux autres compagnies, la 4^e et la 5^e, à la limite d'usure, sont encore retirées.

L'ennemi abandonne la partie. Son artillerie se lasse d'écraser le bois. Elle se borne maintenant à bombarder les pentes

descendantes, la route de la Moselotte, les carrefours de Cornimont.

Le 25, les premières reconnaissances du 7^e R.T.A. arrivent, c'est la relève. Mais maintenant c'est un secteur de demoiselles... Le 28, au matin, le lieutenant-colonel commandant le 7^e R.T.A. prend la responsabilité du secteur, et le 6^e R.T.M. part au repos vers Vauvillers dans la Haute-Saône.

* * *

Ainsi il a rempli intégralement sa mission. L'objectif qui lui avait été fixé, a été conquis et conservé coûte que coûte ; c'est bien le cas de le dire. Car l'opération lui a coûté au total 925 hommes tués ou blessés. En outre chaque bataillon traîne encore avec lui une cinquantaine d'éclopés incapables de longues marches, mais qui ne se sont pas faits évacuer et qui reprendront peu à peu leur place dans le rang.

L'ennemi aussi l'a payé cher. De ce 291^e bataillon on ne parlera plus. Dès le 19 octobre, un prisonnier répondait à l'officier de renseignements qui lui demandait où se trouvait leur 3^e compagnie : « Vous vous moquez ! Il n'y a plus de compagnies : nous restons 30. » ! Il exagérait les pertes sans doute, comme toujours en pareil cas. Il n'empêche que cette troupe avait été sacrifiée totalement et en vain. Un autre prisonnier (un officier cassé) déclarait : « Nous savions que d'une façon ou d'une autre nous devions y rester. »

En ces derniers jours d'octobre, le moral du régiment est très haut. Il y a d'abord chez tous le sentiment naturel que connaissent bien ceux qui ont traversé des bagarres dangereuses : la joie d'en être sortis saufs, d'en avoir fini pour un temps.

Un jeune homme, brave entre tous, disait à un de ses camarades au moment de la relève : « C'est égal, je ne croyais pas qu'on pouvait endurer des choses pareilles ! » Et le capi-

taine commandant le 2^e bataillon avouait : « Maintenant que c'est fini, on peut bien le dire : c'était un enfer ! »

Mais à ce soulagement trop naturel s'ajoute la fierté d'avoir dominé le Boche, d'avoir rempli intégralement la mission reçue.

A la 3^e compagnie un sous-lieutenant avait été détaché au début d'octobre dans une base arrière. Quand il a appris ce qui se passait, il a réussi à s'échapper une journée pour venir voir ses camarades sur la position : « Tu as manqué, lui dit son capitaine ; c'était *plus beau* qu'en Italie ! »

Dès qu'il est descendu, le capitaine Cothias, qui prend définitivement le commandement du 2^e bataillon, rédige son premier ordre du jour. Ce n'est point un exercice littéraire : la littérature ne mordrait guère sur ce bataillon endolori qui accuse, pour lui seul, 456 pertes. Et on y lit, entre autres, cette phrase si simple et si belle, qui reflète bien l'esprit de ces vrais soldats : « ... Après quoi il ne nous restera plus qu'à nous tenir prêts, à répondre au prochain appel. Nous irons à l'objectif, nous tiendrons, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, c'est-à-dire par simple habitude, parce qu'il nous semble normal d'avancer et de tenir ! »

* * *

Mais pour comprendre toute la portée de cette histoire, il faut en connaître la suite, et cette suite, la voici :

La relève n'était pas encore faite, qu'un officier de l'état-major du 1^{er} C.A. arrivait au P.C. du régiment et, toutes portes closes, faisait savoir que le 6^e Marocains participerait à l'offensive que le 1^{er} C.A. devait déclancher à partir du 8 novembre sur Belfort. Tout de même !... Il fallait que ces gens se retapent, que des renforts arrivent, que les équipages soient reconstitués¹. Le chef, à qui étaient exposées quelques jours plus tard ces difficultés, répondait de cet air bourru, qui

¹ L'artillerie ennemie avait tué une centaine de mulets.

ne trompait personne : « On ne va tout de même pas vous attendre ! C'est le sort de l'Alsace qui est en jeu !... » Evidemment !... On repartirait ! Certains même allaient repartir plus tôt encore.

La relève, nous l'avons dit, fut terminée le 28 octobre au matin ; or, le 1^{er} novembre après-midi, le 3^e bataillon, le bataillon qui avait été en premier échelon à gauche, était enlevé en camions. Il participait les 3, 4 et 5 à une opération de la 3^e D.I.A. dans la région de Rochesson (à une dizaine de kilomètres au nord du Haut-du-Faing). Il était ramené dans ses cantonnements le 6 au matin.

Entre temps des renforts arrivaient ; ils étaient armés et amalgamés à la hâte. Le 6 novembre, c'étaient 600 hommes qui venaient de la région de Marseille. Le 8 déjà, les équipages reconstitués étaient embarqués et le 11, le régiment tout entier partait vers Maîche ; il allait, de fait, participer à l'offensive qui se déclancha le 14 novembre. Il ne devait revenir dans ses cantonnements de repos que deux mois plus tard, pour une détente de cinq jours, avant l'assaut final qui libérerait définitivement l'Alsace.

Tel fut le combat du Haut-du-Faing.

Dans les annales de la 1^{re} Armée française on trouverait à coup sûr de nombreuses opérations plus brillantes, plus spectaculaires ; mais trouverait-on plus bel exemple d'une infanterie tenace et ardente à la fois, résolue à remplir jusqu'au bout, au prix de quelque sacrifice que ce soit, la mission qui lui a été confiée ?

Colonel BAILLIF.
